

PROLOGUE

Paris, hôtel Cane, juin 1995

L'homme mangeait. Les plats se succédaient, auréolés de noms rares scandés par les serveurs : murex, thon rouge et gambas obsiblues, ventrèche laquée, courgette serpent, main de bouddha, merinda et herbes insolites, goujonnettes de sole voilées de farine de maïs, truffes blanches d'été... Une poésie précieuse. Et les saveurs, mêlant ces ingrédients délicats dans une diversité cohérente, s'écroulaient dans le palais, en continuelles expansions du goût, libérant toujours de nouvelles nuances.

Mais l'homme, âgé d'une trentaine d'années, le buste épais et les épaules larges, était insensible aux mots comme aux goûts. Il absorbait avec indifférence ce paradis culinaire. Parfois, il échangeait quelques paroles avec sa compagne, une jeune femme au visage las, ou jetait un coup d'œil à son fils, un enfant de six ou sept ans, une casquette sur la tête, qui avait du mal à tenir en place.

Une vingtaine de tables étaient installées dans le restaurant de l'hôtel. Le décor était sobre, toute la dimension esthétique se concentrant dans les assiettes, et peut-être aussi dans le ballet des serveurs, déplaçant les dessertes pour y poser les plats.

La clientèle ne s'écartait pas de cette sobriété convenable. Une clientèle internationale de bon goût, louant des chambres